Milne Edwards était un homme d'action. Sous une enveloppe délicate se cachaient une volonté très ferme et une âme passionnée.

Milne Edwards se donnait tout entier aux œuvres qu'il entreprenait et à ceux qu'il aimait. En 1898, il demanda au Ministre d'échanger la croix de commandeur qui lui était destinée contre une croix d'officier et deux croix de chevalier, qui furent données à ses collaborateurs.

Son observation était très pénétrante et il y avait en lui un fonds de sensibilité inconnu.

Il y a un an à peine, après le congrès des Sociétés savantes qui s'était tenu à Toulouse, nous nous rencontrions sur les causses cadurciens. Nous venions de visiter les rivières souterraines de Padirac et nous suivions des pistes rocailleuses où le pied buttait à chaque pas. Milne Edwards me parlait de son Muséum et de ses admirables collections, de son beau jardin et du monde si varié d'animaux qui le peuple.

Il me racontait des traits admirables de courage, de sacrifice et de charité qu'il avait surpris chez les bêtes. Il avait connu un Chevreau qui était brave comme Bayard, et un frêle Oiseau des îles qui était doux et bon comme saint Vincent-de-Paul. Il citait des faits et des dates. Sa parole s'échauffait, son œil mobile et brillant s'attendrissait. Il me charma et m'émut.

Je le pressai de recueillir dans un petit ouvrage les récits que je venais d'entendre. Je pensais à nos écoles et au bel enseignement moral que nos enfants auraient trouvé dans un tel livre.

Professeur, administrateur, membre de l'Institut, membre ou président de nos grandes commissions ou de nos grandes associations scientifiques, Milne Edwards apporta partout la même exactitude, le même zèle chaleureux et attentif.

Il fut l'un des meilleurs parmi les bons serviteurs de la science et de l'État.

Discours prononcé par M. Maurice Lévy, président de l'Académie des Sciences,

au nom du bureau de l'Académie.

Messieurs,

A l'heure même où s'ouvre l'Exposition, où Paris se prépare à célébrer des fêtes qui sont les fêtes de la Science, la Science est en deuil. L'Institut de France, l'Université de Paris, l'Académie de médecine, plusieurs Sociétés savantes dont Alphonse Milne Edwards fut l'un des soutiens, et son nom, l'une des parures, sont représentés autour de sa tombe, trop tôt ouverte.

Les savants sont avertis par la voix d'en haut que, si les joies dont resplendit, en ce moment, la France sont le fruit de leur œuvre patiente et

séculaire, parfois assez éclatante pour apparaître aux yeux de tous, le plus souvent modeste et cachée, toujours efficace, il leur est pourtant interdit de les goûter sans amertume. Leur joie, à eux, doit demeurer austère et tempérée par la grave pensée de la mort.

L'Académie des Sciences a marqué le deuil de son Vice-Président en levant sa dernière séance publique. Avant de la lever, j'ai essayé, autant que me l'a permis mon peu de compétence dans les sciences naturelles, de retracer la noble et féconde carrière de notre regretté confrère.

Ici j'ai le devoir d'être bref. Aussi bien tous, à quelque titre que nous portions la parole, n'aurons-nous pas à exprimer une même pensée, pensée d'admirative tristesse et de pieuse commémoration?

Alphonse Milne Edwards, qui a eu le rare privilège d'ajouter un nouvel éclat à un nom déjà illustre, était de l'école de Cuvier. Il aimait à appuyer la science sur l'observation plus que sur la pure raison. De son laboratoire et de ses célèbres voyages d'exploration, il lui a apporté des faits précis et de nombreux matériaux pour le présent et l'avenir. Ces faits et ces matériaux, il savait les grouper avec méthode et en tirer des théories solides. Il ne passait pas volontiers de la théorie scientifique à la doctrine. La théorie est impersonnelle en ce sens qu'une fois faite et bien assise, chacun peut la vérifier et la faire sienne. La doctrine reste toujours personnelle et invérifiable.

Il a étudié la vie à des milliers de mètres de profondeur sous les mers. Mais l'âme humaine, il la jugeait placée à des profondeurs insondables. Il n'a pas passé la frontière, mal jalonnée selon lui, qui va des sciences naturelles à la psychologie.

Le professeur était disert, bien en possession de soi et d'une parfaite clarté.

L'administrateur du Muséum était admiré de tous ses collègues pour son initiative, son activité extraordinaire, qui lui a peut-être coûté la vie, sa vigilance, qui savait s'appliquer aux moindres détails aussi bien qu'aux grandes choses. De ces qualités, nous avons eu quelques trop courts témoignages au Comité administratif de l'Académie des Sciences.

Alphonse Milne Edwards était mon aîné et mon ancien à l'Académie. Selon l'ordre naturel des choses, il devait me précéder au bureau. Les hasards d'une mortalité plus grande dans les sections des sciences mathématiques que dans celles des sciences physiques ont changé cet ordre. Du moins, l'ayant à mes côtés comme Vice-Président, ce qui était à la fois un grand honneur et un charme véritable, car il était de relations parfaites, devais-je espérer que l'un des plus doux parmi les honneurs attachés à ma Présidence serait d'avoir à la lui transmettre à la fin de l'année. Elle ne pouvait pas aller à des mains plus dignes, à un nom plus honoré, à une science plus éprouvée, une conscience plus soucieuse des charges acceptées, une volonté plus ferme de les remplir.

Mais ici la mort est venue se mettre à la traverse de l'humaine prévision. Au lieu de la Présidence, ce sont les éternels adieux de l'Académie et de son bureau que j'ai la cruelle mission de lui offrir.

Qu'il les reçoive donc, ces adieux, tristes mais tendres; qu'ils le suivent dans l'au-delà où il est entré, comme la marque du souvenir durable qu'il laisse dans la Science et parmi ses confrères.

Discours de M. Filhol, membre de l'Académie des Sciences, au nom de l'Académie.

Messieurs,

La mort impitoyable ne cesse de frapper dans nos rangs. Il y a quelques semaines, à peine, elle enlevait à la section de zoologie un vieux maître, E. Blanchard; aujourd'hui, elle lui ravit brutalement A. Milne Edwards, auquel de nombreuses années d'existence semblaient encore être assurées. La Zoologie française perd, dans ce dernier savant, un de ses adeptes les plus dévoués, un de ceux qui l'ont le plus honorée et le mieux servie.

Élevé au Jardin des Plantes, en plein milieu scientifique, il apprit de bonne heure à goûter les charmes de la nature. L'exemple incomparable du travail incessant et de son immense puissance lui fut donné par son père, H. Milne Edwards, qui lui transmit ses hautes qualités d'observateur, son jugement sûr et cet esprit de dévouement absolu à la science qui lui a valu le respect, l'admiration de tous ceux qui l'ont connu. On peut dire que le but qu'il poursuivit toute sa vie fut d'accroître nos connaissances scientifiques non seulement en publiant ses nombreux et si importants travaux personnels, mais encore en facilitant les recherches des zoologistes à quelque école qu'ils aient appartenu, de quelque nationalité dont ils fussent issus. Que de fois ne l'ai-je entendu s'écrier : «Peut-il y avoir une joie plus grande que celle qu'éprouve un maître à voir ses élèves accomplir de beaux travaux et recevoir la juste récompense qu'ils ont méritée!»

Il entra de bonne heure dans la voie des recherches scientifiques, car il avait à peine vingt ans lorsqu'il publia son premier travail consacré à l'étude des globules du sang de certains Reptiles. A partir de ce moment, ses œuvres allaient se succéder d'une façon ininterrompue, et elles allaient porter sur les sujets les plus divers de nos sciences zoologiques. Ce ne sont pas seulement les êtres qui peuplent nos continents, les rivages ou les fonds de nos mers, qui seront le sujet de ses savantes investigations; il va étendre ses recherches aux populations disparues, ayant vécu à la surface de la Terre durant les temps géologiques. Il nous apprendra quels furent leurs caractères distinctifs, leurs distributions géographiques, les liens qui